

Le monde antique est profondément marqué par le polythéisme. Le culte d'une multitude de divinités comme les concepts et rituels religieux qui y sont associés accompagnent la vie des Grecs, du culte domestique aux grandes fêtes des *poleis**. Le gymnase ne fait pas exception, bien au contraire. D'une part, les gymnases sont eux-mêmes des lieux où sont accomplis différents cultes. D'autre part, des groupes du gymnase participaient de manière prééminente aux fêtes religieuses civiques, même en dehors de l'enceinte du gymnase. Socialisation religieuse et politique des citoyens vont ainsi étroitement de pair.

Dès l'origine, gymnases et lieux de culte sont associés dans l'espace. Ainsi, les premiers gymnases sont souvent des extensions ou des parties intégrantes d'enceintes sacrées. C'est évident dans les grands sanctuaires panhelléniques* comme Delphes (voir p. 48-49). Et ce n'est pas un hasard si les trois grands gymnases préhellénistiques d'Athènes – *Lycée*, *Académie*, *Cynosarges* – sont situés à proximité des bois sacrés d'Apollon *Lykeios* et du héros* attique *Akademios* et enfin près d'un sanctuaire d'Héraclès (cf. chap. 3). Se familiariser avec ces cultes locaux joue également un rôle important dans la formation au gymnase. Par exemple, les éphèbes* athéniens visitaient dans le cadre de leur service les sanctuaires situés sur le territoire de la cité et y effectuaient des sacrifices.

En outre, les éphèbes, mais aussi les autres groupes d'âge du gymnase, tiennent souvent une place importante dans les processions culturelles de la cité. En règle générale, les groupes y sont dirigés par les gymnasiarques*, les éphèbarques* et les pédonomes* responsables de chacun d'entre eux. Par exemple, à Amphipolis, l'éphèbarque marchait à la tête des éphèbes qu'il avait formés, tous vêtus de leur costume (cf. p. 92-93, l. 130-133). La tonalité militaire était recherchée. Dans ces occasions, la jeunesse du gymnase devait montrer aux citoyens rassemblés non seulement l'avenir prometteur de la *polis*, mais aussi la capacité à se défendre contre les ennemis intérieurs et extérieurs (cf. chap. 6).

LES DIEUX SONT PARTOUT : LE GYMNASE ET LES CULTES



Les dieux du gymnase : Hermès et Héraclès

Certaines divinités ont une relation étroite avec le gymnase. Il s'agit d'Hermès et Héraclès, qui, parfois aussi nommés « les dieux du gymnase » ou « de la palestra* », sont vénérés dans tous les gymnases. Hermès, éloquent messager des dieux, et Héraclès, combattant et champion de l'hellénisme, président à nombre d'aspects de l'entraînement physique et de la formation du bon citoyen, lors du passage entre l'adolescence et l'âge adulte. Parfois, le rôle d'Hermès dans la transmission des principes agonistiques est souligné par des épithètes, le plus souvent *Enagonios*, plus rarement *Agonios*. Ainsi, le *démos** de la cité de Patara en Lycie a fait don aux *néoi**, entre autres, d'une statue d'Hermès *Agonios*, c'est-à-dire d'Hermès (protecteur) des concours, dont seule la base de la statue portant l'inscription correspondante a été conservée (fig. 7.1).¹ Les sculptures d'Hermès et d'Héraclès font partie de la statuaire standard de nombreux gymnases, notamment sous la forme d'hermès-piliers* (cf. chap. 3). C'est en raison de cette omniprésence dans les gymnases

DIE GÖTTER SIND ÜBERALL:

GYMNASION UND KULT

Die antike Welt war vom Polytheismus geprägt. Auch in Griechenland begleiteten die Verehrung einer Vielzahl von Gottheiten und die damit verbundenen religiösen Vorstellungen und Rituale das ganze Leben, vom häuslichen Kult bis zu den großen Festen der Poleis*. Das Gymnasion bildete in dieser Hinsicht keinen Sonderfall – im Gegenteil. Zum einen waren die Gymnasien selbst Orte, an denen verschiedene Kulte ausgeübt wurden. Zum anderen nahmen gymnasiale Gruppen auch außerhalb des Gymnasions prominent an kultischen Festen der Polisgemeinschaft teil. Religiöse und politische Sozialisierung der Bürger gingen auf diese Weise untrennbar Hand in Hand.

Von Anfang an standen zudem Gymnasien und Kultorte in enger räumlicher Verbindung. Bei den frühen Gymnasien handelte es sich oft um Erweiterungen oder Bestandteile heiliger Bezirke. Ganz offensichtlich war das der Fall bei den großen panhellenischen* Heiligtümern wie Delphi (s. S. 48–49). In Athen lagen die drei großen vorhellenistischen Gymnasien Athens – Lykeion, Akademie und Kynosarges – nicht von ungefähr in bzw. in der Nähe der heiligen Haine des Apollon *Lykeios* und des attischen Heros* Akademos sowie bei einem Heiligtum des Herakles (vgl. Kap. 3). In der gymnasialen Ausbildung legte man großen Wert darauf, die Jugend mit solchen lokalen Kulturen vertraut zu machen. Die athenischen Epheben* besuchten z. B. im Rahmen ihres Dienstes die Heiligtümer im Umland der Stadt und brachten dort Opfer dar.

Darüber hinaus waren die Epheben, aber auch andere Altersgruppen des Gymnasions, häufig prominent in städtische Kultprozessionen eingebunden. Dabei wurden die Gruppen von den für sie jeweils zuständigen Gymnasiarchen*, Ephebarchen* und Paidonomen* angeführt. Auch in Amphipolis ging der Ephebarch an der Spitze der in ihre Tracht gekleideten und

von ihm formierten Epheben (vgl. S. 92–93, Z. 130–133). Eine militärische Konnotation war dabei durchaus gewollt. Die gymnasiale Jugend sollte der versammelten Bürgerschaft bei solchen Anlässen nicht nur ganz allgemein die glänzende Zukunft der Polis vor Augen führen, sondern auch ihre Wehrhaftigkeit gegenüber inneren und äußeren Feinden (vgl. Kap. 6).

Die Götter des Gymnasions: Hermes und Herakles

Bestimmte Gottheiten standen in besonders enger Beziehung zum Gymnasion. An erster Stelle zu nennen sind Hermes und Herakles, die – oft als „die Götter des Gymnasions“ oder „der Palästra“ bezeichnet – in allen Gymnasien verehrt wurden. Der beredete Götterbote Hermes und Herakles, Vorkämpfer der griechischen Kultur, verkörperten verschiedene Aspekte des körperlichen Trainings und der Formung des tugendhaften Bürgers am Übergang zwischen Jugend- und Erwachsenenalter. Bisweilen wurde gerade die Rolle des Hermes in der Vermittlung agonistischer Prinzipien durch Beinamen, meist *Enagonios*, seltener *Agonios*, unterstrichen. So stiftete der Demos* der Stadt Patara in Lykien für die *néoi** eine Statue des Hermes *Agonios*, also Hermes als Patron des Wettkampfs. Erhalten hat sich davon nur die Statuenbasis mit der entsprechenden Inschrift (Abb. 7.1).¹ Skulpturen von Hermes und Herakles gehörten zur Standardausstattung zahlreicher Gymnasien, insbesondere in der Form sog. Hermen* (vgl. Kap. 3). Es ist dieser Omnipräsenz in den Gymnasien

7.1 Lykien, Patara.
Base de la statue
d’Hermès *Agonios* ;
1^{er} s. ap. J.-C.

7.1 Lykien, Patara.
Statuenbasis des
Hermes *Agonios*;
1. Jh. n. Chr.



7.2 Carie,
Halicarnasse.
Relief funéraire
d'un athlète vain-
queur ; II^e s. av. J.-C.
(Berlin, Staatliche
Museen zu Berlin,
Antikensammlung,
Inv. SK 784)

7.2 Karien,
Halikarnassos.
Grabrelief eines
siegreichen Athleten;
2. Jh. v. Chr. (Berlin,
Staatliche Museen
zu Berlin,
Antikensammlung,
Inv. SK 784)

que l'hermès-pilier est devenu le symbole par excellence de l'institution. Dans un relief funéraire hellénistique d'Halicarnasse, le défunt, par ailleurs représenté selon le type civique de l'époque, s'appuie sur un hermès identifiable comme Héraclès grâce à sa barbe et à sa peau de lion. Le bandeau qu'il porte à droite et une branche de palmier le désignent en outre comme un athlète vainqueur (fig. 7.2). Dans les bains-gymnases de l'époque impériale, Hermès et Héraclès côtoient d'autres divinités et sont bien présents dans les décors sculptés. Un Hermès surnommé *Enagonios* et une réplique d'Héraclès Farnèse font par exemple partie d'un groupe de statues érigé dans les thermes du Sud à Pergé, en Pamphylie, par un dénommé Claudius Piso.² La copie la plus connue de ce type d'Héraclès provient des thermes de Caracalla à Rome (voir p. 104-105).

Mais l'importance des deux dieux se traduit surtout par l'organisation dans les gymnases de fêtes internes en leur honneur, appelées *Hermaia* ou *Herakleia*, qui servent également d'examens de fin d'année. Ces fêtes sont

généralement organisées, dirigées et parfois même financées par les gymnasiarques. Leur programme ne diffère guère de celui des autres fêtes religieuses. Si des éléments sont récurrents (concours, sacrifices d'animaux, banquets), ces fêtes peuvent être organisées de différentes manières d'un endroit à l'autre. Cela vaut par exemple pour la composition des compétitions. À Béroia, lors de la fête en l'honneur d'Hermès, la loi gymnasiarchique ordonne d'éprouver chaque année les qualités essentielles des usagers du gymnase (cf. p. 62-63, face B, l. 47) : l'*euexia** (prestance), l'*eutaxia** (discipline), la *philoponia** (endurance). En outre, on y organisait des courses aux flambeaux (*lampadedromíai*) des garçons (*paides**) et des jeunes hommes (*néanisko**). Les courses aux flambeaux se déroulent presque toujours en relais, ce qui en fait la seule discipline d'équipe fréquemment pratiquée dans les concours grecs. Elles nous montrent que, dans l'Antiquité grecque, les compétitions sportives ont toujours fait partie d'une manifestation culturelle, et peuvent même sans doute être considérée comme des actes culturels. Ainsi, sur un relief funéraire du début de l'époque hellénistique provenant de Syros, la représentation d'un jeune porteur de torche est peut-être à mettre en relation avec la course aux flambeaux organisée dans le cadre de la fête culturelle locale pour la déesse Déméter (fig. 7.3).³ Dès l'époque classique, les courses aux flambeaux font partie intégrante du programme des Panathénées et d'autres fêtes à Athènes. Sous l'influence de celles-ci, elles semblent se répandre dans le monde grec à l'époque hellénistique.⁴ Le but d'une course aux flambeaux est de porter la torche allumée d'un autel à un autre sans qu'elle ne s'éteigne, et d'allumer ainsi un feu. À Athènes, si le Grand Autel de l'Acropole constituait toujours l'aboutissement de la course, le départ était donné d'un autel du bois sacré de l'*Académie*, ce qui souligne l'importance du gymnase dans la tradition de la course aux flambeaux.

Les vainqueurs des *Hermaia* de Béroia étaient tenus de consacrer les prix de la victoire qu'ils avaient remportés au gymnase. De telles exigences sont souvent formulées dans le cadre de l'organisation d'un concours. L'un des témoignages les plus nets est celui d'Agasioclès, coupable d'avoir

zuzuschreiben, dass der Hermenpfeiler zur Bildchiffre für die Einrichtung schlechthin geriet. In einem hellenistischen Grabrelief aus Halikarnassos stützt sich der ansonsten ganz im bürgerlichen Habitus der Zeit wiedergegebene Verstorbene auf eine durch Bart und Löwenfell als Herakles zu identifizierende Herme. Die Binde in seiner Rechten und ein Palmzweig weisen ihn zudem als Athleten und agonistischen Sieger aus (Abb. 7.2). In den kaiserzeitlichen Badgymnasien begegnen uns Hermes und Herakles neben anderen Gottheiten vor allem als Teil dekorativer Skulpturenensembles. Ein mit dem Beinamen *Enagonios* versehener Hermes und eine Replik des Herakles Farnese gehörten etwa zu einer Gruppe von Statuen, die ein gewisser Claudius Piso in den Südthermen im pamphyliischen Perge aufstellen ließ.² Die bekannteste Kopie dieses Herakles-Typus stammt jedoch aus den Caracallathermen in Rom (s. S. 104–105).

In erster Linie zeigt sich die Bedeutung der beiden Götter aber darin, dass man in den Gymnasien ihnen zu Ehren interne, als *Hermaia* beziehungsweise *Herakleia* bezeichnete Feste veranstaltete, die zugleich als jährliche Abschlussprüfungen dienten. Diese Feste wurden meist von den Gymnasiarchen organisiert, geleitet und mitunter auch finanziert. In ihrem Programm unterschieden sie sich kaum von anderen Kultfesten. Zu ihren wiederkehrenden Elementen gehörten Agone, Tieropfer und Festbankette. Im Detail konnten diese Elemente freilich von Ort zu Ort auf verschiedene Weise ausgestaltet sein. Das betrifft beispielsweise die Zusammensetzung der Wettkämpfe. Beim Hermes-Fest in Beroia standen ausweislich des Gymnasiarchengesetzes alljährlich vor allem die gymnasialen Grundtugenden auf dem Prüfstand (vgl. S. 62–63, Seite B, Z. 47): *euexía** (Kondition), *eutaxía** (Disziplin), *philoponía** (Fleiß). Darüber hinaus hielt man in Beroia Fackelläufe (*lampadedromíai*) der Knaben (*paides**) und der jungen Männer (*neanískoi**) ab. Fackelläufe wurden fast immer in Staffeln ausgetragen und waren damit die einzige häufig praktizierte Mannschaftsdisziplin in griechischen Agonen. Sie führen uns vor Augen, dass der sportliche Wettkampf in der griechischen Antike immer Teil einer Kultveranstaltung gewesen,



7.3 Cyclades, Syros. Relief funéraire d'un jeune coureur de flambeaux ; début du III^e s. av. J.-C. (moulage ; Munich, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke, Inv. 1139)

7.3 Kykladen, Syros. Grabrelief eines jugendlichen Fackelläufers; frühes 3. Jh. v. Chr. (Abguss; München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke, Inv. 1139)

ja selbst als Kulthandlung zu verstehen ist. So ist die Darstellung eines jugendlichen Fackelträgers auf einem frühhellenistischen Grabrelief aus Syros vielleicht mit dem Fackellauf im Rahmen des dortigen Kultfestes für die Göttin Demeter in Verbindung zu bringen (Abb. 7.3).³ Bereits in klassischer Zeit waren Fackelläufe fester Bestandteil im Programm der Panathenäen und anderer Feste in Athen. Unter athenischem Einfluss scheinen sie sich in hellenistischer Zeit überall in der griechischen Welt ausgebreitet zu haben.⁴ Ziel eines Fackellaufs war es, die Fackel brennend von einem Altar zu einem anderen zu tragen, ohne dass diese erlosch, und damit ein Feuer zu entzünden. In Athen bildete immer der Große Altar auf der Akropolis diesen Endpunkt, gestartet wurde stets an einem Altar im Heiligen Hain der Akademie, was die Bedeutung des dortigen Gymnasiums für die Tradition des Fackellaufs unterstreicht.

Die Sieger bei den *Hermaia* in Beroia waren dazu angehalten, die von ihnen errungenen Siegespreise in das Gymnasion zu weihen. Derartige Vorgaben finden sich häufig in Zusammenhang mit der Veranstaltung von Agonen. Eines der bekanntesten Zeugnisse stellt der Fall des Agasikles dar, der seinen Preis von den Triopischen Spielen in Knidos mit nach Hause genommen hatte, anstatt ihn ins dortige Heiligtum zu weihen, wofür seine Heimatstadt Halikarnassos aus

dem dorischen Städtebund ausgeschlossen wurde (vgl. Kap. 2). Neben diesen Votivgaben – häufig Gegenstände wie Waffen oder Dreifüße – gehörten auch Statuen verschiedener Gottheiten zur Ausstattung der Gymnasien. Bei ihnen handelte es sich seltener um Kultbilder, sondern um Weihungen einzelner Gymnasiumsbesucher (vgl. Kap. 3). Eine intimere Votivgabe stellt demgegenüber die *Strigilis** dar, die ein Knabe im Innenbild einer attisch-rotfigurigen Schale aus der Zeit um 410 v. Chr. im Begriff ist auf einem vor ihm stehenden Altar zu weihen (Abb. 7.4).

Zu den *Hermaia* von Beroia gehörte ein Festbankett, bei dem es sich offensichtlich um eine vergleichsweise geschlossene und prude Veranstaltung handelte, sofern die Regeln des Gymnasiarchengesetzes eingehalten wurden (Seite B, Z. 66–67): „Die Hieropoioi* und der Gymnasiarch sollen kein Unterhaltungsstück beim Umtrunk zulassen.“ Andersorts boten gerade Bankette den Gymnasiarchen die Möglichkeit, sich auch über die unmittelbare gymnasiale Gemeinschaft hinaus generös zu zeigen und Networking zu betreiben. So lud der Gymnasiarch Elpinikos in Eretria um 100 v. Chr. nicht nur die eigenen Mitbürger, sondern zudem auch die in der Stadt anwesenden Römer und andere Fremde zum Festschmaus im Rahmen der *Hermaia* (vgl. Kap. 4 mit Abb. 4.2).⁵ Die Zeugnis-

emporté le prix reçu lors des concours trioptiques de Cnide au lieu de le consacrer dans le sanctuaire local, ce qui avait valu à sa cité natale, Halicarnasse, d'être exclue de la fédération des cités doriennes (cf. chap. 2). Outre ces offrandes votives liées aux concours, souvent des objets tels que des armes ou des trépieds, les usagers du gymnases pouvaient aussi y consacrer des images divines ; ainsi, la plupart des statues dans les gymnases sont bien plus souvent des offrandes votives que des statues de culte. (cf. chap. 3). Le strigile*, qu'un garçon est sur le point de consacrer sur un autel placé devant lui dans l'image intérieure d'une coupe attique à figures rouges datant d'environ 410 av. J.-C., constitue en revanche une offrande votive plus personnelle (fig. 7.4).

7

Les *Hermaia* de Béroia comprenaient un banquet, qui était manifestement un événement relativement fermé et austère, si les règles de la loi gymnasiarchique étaient respectées (*face B*, l. 66-67) : « Les hiéropes* et le gymnasiarque n'introduiront dans la beuverie aucun divertissement ». Ailleurs, ce sont spécialement les banquets qui offrent parfois aux gymnasiarques la possibilité de se montrer généreux au-delà de la seule communauté des usagers du gymnase et de se constituer ainsi un réseau. Ainsi, vers 100 av. J.-C. à Éretrie, le gymnasiarque Elpinikos invitait non seulement ses concitoyens, mais aussi les Romains présents dans la cité et d'autres étrangers à un banquet dans le cadre des *Hermaia* (cf. chap. 4 avec fig. 4.2).⁵ Les attestations de semblables fêtes se multiplient aux II^e et I^{er} s. av. J.-C. Les gymnasiarques particulièrement aisés profitent ainsi de leur fonction pour accroître leur prestige. En même temps, ils ouvrent ainsi les gymnases, du moins temporairement, à des cercles plus larges de la population et renforcent leur rôle de lieux de rencontre pour l'ensemble de la société civique.

Les autres cultes des gymnases

Dans le monde si divers du gymnase, d'autres divinités qu'Hermès et Héraclès avaient leur place. Ainsi, le culte de certaines divinités, comme celles qui sont liées au soin et à la santé, Asclépios et Hygieia, vise à assurer le bien-être physique des usagers du gymnase. Les principaux dieux protecteurs des *poleis* peuvent aussi être vénérés dans les gymnases et être ainsi présentés aux fils des citoyens, alors en pleine croissance. Par ailleurs, les sources évoquent régulièrement la présence d'Apollon et d'Éros dans les gymnases.

Apollon veille en priorité sur la formation intellectuelle et musicale. C'est pourquoi, à Milet, Apollon et les Muses étaient invoqués avec d'autres divinités dans un serment que les enseignants nouvellement élus devaient prêter conformément aux statuts de la fondation scolaire d'Eudemos (cf. chap. 6). Un bois dédié à Apollon *Lykeios* abritait l'un des grands gymnases d'Athènes, le *Lycée*. Aristote y fonda au IV^e s. av. J.-C. son école philosophique, mais plus tard, des représentants d'autres écoles, comme le stoïcien Chrysippe, y enseignèrent également (cf. chap. 6). Le *Lycée* servait également de lieu d'entraînement militaire. Il est possible que les éphèbes athéniens aient dû démontrer pendant un certain temps leurs compétences acquises devant l'assemblée du peuple au *Lycée*, au plus tard à l'époque hellénistique, ils l'utilisaient pour s'entraîner.⁶ C'est à un auteur de l'époque impériale que nous devons la description de la statue cultuelle d'Apollon au *Lycée*. Les chercheurs identifient cette sculpture à un type de statue logiquement appelé Apollon *Lykeios* (voir p. 106-107).



7.4 Médaillon d'une coupe attique à figures rouges : garçon avec strigile devant un autel ; vers 410 av. J.-C. (Munich, Staatliche Antikensammlungen und Glyptothek, Inv. 7492)

7.4 Innenbild einer attisch-rotfigurigen Schale: Knabe mit Strigilis vor Altar; ca. 410 v. Chr. (München, Staatliche Antikensammlungen und Glyptothek, Inv. 7492)

Dans le contexte du gymnase, nous rencontrons aussi Éros, souvent seul, parfois associé à son pendant Antéros, « l'amour réciproque ». Dans sa description des gymnases d'Élis (la cité responsable du sanctuaire de Zeus à Olympie), l'écrivain voyageur de l'époque impériale Pausanias mentionne des autels dédiés à Éros ainsi qu'un relief représentant Antéros tentant de dérober une branche de palmier à Éros (*Périégèse*, 6, 23). Une statuette en bronze mentionnée dans l'inventaire de Kallistratos à Délos (cf. chap. 3) présente un motif ludique similaire. L'Éros ailé, vêtu d'une peau de lion et d'une massue, s'est glissé dans le rôle d'Héraclès. Des terres cuites utilisées comme offrandes funéraires dans les nécropoles hellénistiques de Myrina en Éolide reprennent le même motif (fig. 7.5). Éros et Antéros, l'amour et l'amour réciproque, ont un lien direct avec les gymnases et leurs palestres, lieux de nombreuses avances sexuelles, surtout de la part des visiteurs plus âgés envers les plus jeunes. Les interdictions destinées protéger les garçons et les adolescents de tels contacts montrent justement qu'ils faisaient partie de la réalité de la vie gymnasiale (cf. chap. 8).

se für solche Feiern werden im 2. und 1. Jh. v. Chr. häufiger. Besonders wohlhabende Inhaber der Gymnasiarchie machten sich so das Amt zunutze, um ihr Prestige zu steigern. Gleichzeitig öffneten sie damit die Gymnasien zumindest zeitweise für breitere Kreise der Bevölkerung und stärkten deren Rolle als Orte der Begegnung für die gesamte Stadtgesellschaft.

Andere Kulte im Gymnasion

Doch fanden in der facettenreichen Welt des Gymnasions neben Hermes und Herakles auch noch andere Gottheiten Platz. Die Verehrung mancher Gottheiten wie etwa die des Heilgottes Asklepios und die der mit ihm eng verbundenen Göttin der Gesundheit, Hygieia, zielten auf die Sicherstellung des körperlichen Wohlergehens der Gymnasionbesucher ab. Auch die wichtigsten Schutzgötter der Polis wurden häufig in den Gymnasien verehrt und so den heranwachsenden Bürgersöhnen nahegebracht. Daneben hören wir in den Quellen in Verbindung mit den Gymnasien immer wieder von Apollon und Eros.

Apollon wachte vorrangig über die intellektuelle und musische Bildung. In Milet wurden deshalb neben anderen Göttern Apollon und die Musen in dem Eid angerufen, den die neugewählten Lehrer gemäß der Satzung der „Schulstiftung“ des Eudemos abzulegen hatten (vgl. Kap. 6). Ein dem Apollon *Lykeios* geweihter Hain beherbergte eines der großen Gymnasien Athens, das Lykeion. Aristoteles begründete dort im 4. Jh. v. Chr. seine philosophische Schule, später lehrten dort aber auch Vertreter anderer Schulen wie beispielsweise der Stoiker Chrysipp (vgl. Kap. 6). Das Lykeion diente als Ort für Musterungen auch militärischen Zwecken. Möglicherweise mussten die athenischen Epheben im Lykeion für einige Zeit ihre erworbenen Fähigkeiten vor der Volksversammlung unter Beweis stellen, spätestens in hellenistischer Zeit nutzten sie es zum Training.⁶ Einem kaiserzeitlichen Autor verdanken wir die Beschreibung der Kultstatue des Apollon im Lykeion. Die Forschung identifiziert diese Skulptur mit einem konsequenterweise als Apollon *Lykeios* bezeichneten Statuentypus (s. S. 106–107).

Eros begegnet uns im Kontext des Gymnasions häufig alleine, wiederholt aber auch mit seinem Gegenstück Anteros, der „erwiderten Liebe“. In seiner Beschreibung der Gymnasien von Elis (der Polis, zu der das Zeusheiligtum von Olympia gehörte) erwähnt der kaiserzeitliche Reiseschriftsteller Pausanias (*Periegesis* 6, 23) dem Eros geweihte Altäre sowie ein Relief, das Anteros bei dem Versuch zeigte, Eros einen Palmzweig zu entwenden. Ein ähnlich spielerisches Motiv zeigt auch eine im Inventar des Kallistratos aus Delos (vgl. Kap. 3) erwähnte Bronzestatue. Der geflügelte Eros war dort mit Löwenfell und Keule in die Rolle von niemand Geringerem als Herakles geschlüpft. Vergleichbare Terrakotten kennen wir etwa als Grabbeigaben aus den hellenistischen Nekropolen von Myrina in der Äolis (Abb. 7.5). Eros und Anteros, Liebe und Gegenliebe, besaßen einen direkten Bezug zum Gymnasion: Die Gymnasien und ihre Palästran waren für sexuelle Annäherungsversuche vor allem von älteren Besuchern gegenüber jüngeren prädestiniert. Verbote, die Knaben und Jugendliche vor solchen Kontakten schützen sollten, zeigen gerade, dass sie zur Realität des gymnasialen Lebens gehörten (vgl. Kap. 8).

Wie Götter verehrt: Herrscher, Euergeten, Kaiser

Auch der Herrscherkult fand in hellenistischer Zeit Eingang in die Gymnasien. Feste und Wettkämpfe wurden zu Ehren der Könige eingerichtet, die ihrerseits die Loyalität der städtischen Jugend an sich zu binden suchten, indem sie die Gymnasien großzügig unterstützten (vgl. Kap. 4). Finanzierten die Könige ganze Baukomplexe, so wurden diese – wie das wahrscheinlich 224/223 v. Chr. errichtete und von Ptolemaios III. finanzierte *Ptolemaion* in Athen⁸ – mitunter nach ihnen benannt. Als das Gebäude in der frühen Kaiserzeit erneuert wurde, weihten es zwei Gymnasiarchen in der Dedikationsinschrift an die Stadtgöttin Athena *Archegetis*, die vergöttlichten römischen Kaiser (*theof Sebastoi*) und den Gott (*theos*) Ptolemaios. Eine Unterscheidung zwischen „einfacher“ Ehrung und kultischer Verehrung lässt sich dabei nicht immer zweifelsfrei treffen. Auf die Existenz tatsächlicher Kulte weisen am

ehesten solche Zeugnisse hin, die wie ein fragmentarisch erhaltener Gymnasionskalendar der mittleren 2. Jhs. v. Chr. aus Kos die Abhaltung von nach Herrschern benannten Festlichkeiten belegen (vgl. Kap. 4 und 6): man veranstaltete dort an einem bestimmten Tag einen Festumzug für König Ptolemaios, an zwei anderen Tagen fanden Zeremonien für Eumenes und Attalos statt, zwei Könige aus der pergamenischen Dynastie der Attaliden*.

In einer besonders engen Beziehung zur Monarchie stand das Gymnasion von Pergamon, das von dem Attaliden Eumenes II., noch dazu in seiner Residenzstadt, errichtet



7.5 Éolide, Myrina. Statuette en terre cuite d'Éros avec peau de lion ; époque hellénistique (Boston, Museum of Fine Arts, Inv. 00.321)

7.5 Äolis, Myrina. Terrakottastatuette eines Eros mit Löwenfell; hellenistisch (Boston, Museum of Fine Arts, Inv. 00.321)

Honorés comme des dieux : souverains, évergètes, empereurs

À l'époque hellénistique, le culte des souverains fait également son entrée dans les gymnases. Des fêtes et des concours sont organisés en l'honneur des rois, qui cherchent à leur tour à s'attacher la loyauté de la jeunesse des cités en soutenant généreusement les gymnases (cf. chap. 4). Quand les rois financent des complexes architecturaux entiers, ceux-ci sont parfois nommés en leur honneur, comme le *Ptolémaion* à Athènes, probablement construit en 224/223 av. J.-C. et financé par Ptolémée III.⁸ Lorsque ce bâtiment fut rénové au début de l'Empire, deux gymnasiarques le consacrèrent à la déesse de la cité Athéna *Archegetis*, aux empereurs romains divinisés (*theoi Sebastoi*) et au dieu (*theos*) Ptolémée comme l'indique la dédicace inscrite sur l'édifice. Dans de tels contextes, il n'est pas toujours facile de distinguer ce qui relève des honneurs civiques et du véritable culte.

Seules les inscriptions qui mentionnent la tenue de festivités portant le nom de souverains (cf. chap. 4 et 6), sont les témoignages indéniables de cultes en leur honneur. Par exemple, un fragment de calendrier du gymnase de Cos, daté du milieu du II^e s. av. J.-C., indique qu'on y organisait chaque année une procession pour le roi Ptolémée, ainsi que des cérémonies pour Eumène et Attale, deux rois attalides*.

Le gymnase de Pergame, construit par le souverain attalide Eumène II dans sa propre ville, était particulièrement lié à cette dynastie. Les fouilles ont révélé de nombreux fragments de statues des souverains attalides, ainsi que des fragments de leurs bases. Leurs images étaient disposées à différents emplacements dans le gymnase ; certains rois étaient même représentés plusieurs fois.⁹ Certaines s'élevaient dans la pièce la plus en vue du complexe (« Mittelsaal H »), une salle à la décoration luxueuse située dans l'axe central de la terrasse supérieure du gymnase (cf. p. 50-51). On restitue cinq sculptures colossales dans une niche au centre de la pièce, sur une base semi-circulaire. Héraclès, dont la tête barbue a été conservée (fig. 7.6), se trouvait au centre du groupe. Il était flanqué de deux statues en armure de souverains pergaméniens, certes un peu plus petites que le dieu, mais qui,

avec une hauteur de plus de 3 m, étaient tout de même représentées bien supérieures à la taille humaine. Une tête-portrait conservée représente peut-être Attale I^{er} (cf. p. 108-109). Il est cependant difficile de déterminer si ces statues étaient liées ou non à un culte.

L'effacement puis la disparition des grandes dynasties hellénistiques offrirent de nouvelles opportunités aux élites civiques désireuses de consolider et même d'étendre leur position dominante au sein des *poleis*, grâce à un engagement politique et surtout financier.¹⁰ Les gymnases offraient justement de nombreuses possibilités à ces évergètes* ambitieux qu'il s'agisse de construire, rénover ou entretenir les bâtiments, ou encore, en tant que gymnasiarque, de financer les sacrifices, les prix des victoires et l'énorme quantité d'huile (cf. chap. 4 et 8). À la fin de l'époque hellénistique, quelques gymnasiarques méritants furent donc honorés par des statues placées dans les gymnases. Certains bienfaiteurs particulièrement remarquables, dont les mérites dépassaient largement la sphère du gymnase, firent même l'objet d'un culte en guise d'expression de la gratitude de concitoyens (cf. chap. 4). C'était une manière d'intégrer les grands évergètes dans le cercle des puissances protectrices de la cité, en particulier de sa jeunesse.

Le Pergaménien Diodôros Paspáros, que nous connaissons par tout un dossier de décrets honorifiques de sa ville natale, était un de ces hommes.¹¹ Il avait entre autres financé des travaux de construction dans le gymnase et pris en charge les frais de la gymnasiarchie (cf. chap. 3).

Les *néoi* lui rendirent hommage dans une salle (une exèdre) du gymnase en plaçant sa statue à côté de celle de Philétaïros, qui y recevait un culte, en tant que fondateur de la dynastie des souverains attalides. Le Conseil et l'Assemblée du peuple firent aménager une autre exèdre dans le gymnase, sa statue y fut placée aux côtés (« *synthronos* ») des « dieux de la palestre » – Hermès et Héraclès. Ces décisions se situaient dans la continuité des honneurs culturels accordés quelques années plus tôt à Diodôros : après un succès diplomatique à Rome, la cité avait nommé un prêtre chargé des rituels en son honneur et consacré un *Diodôreion* dans la ville, une enceinte sacrée dans laquelle

s'élevait un temple en marbre et une statue de Diodôros. Le jour de l'inauguration, une procession fut organisée vers ce sanctuaire. Y participaient, outre Paspáros et sa famille, le gymnasiarque, l'hypogymnasiarque* et les éphèbes, ainsi que le pédonome et les *paides*. Là encore, un sacrifice venait couronner le tout. Une fois par an, des concours de garçons, d'éphèbes et d'hommes adultes étaient organisés en l'honneur de Paspáros. Son cas, quoi qu'exceptionnel, illustre ainsi particulièrement bien la complexité des activités culturelles dans les gymnases.

Avec le début de l'époque impériale, les empereurs se retrouvent au centre du culte des souverains de l'Orient grec. Dès le II^e s. av. J.-C., alors que l'influence de Rome grandissait, le culte de la déesse Roma avait fait son entrée dans les gymnases (cf. chap. 4). Si ce phénomène est bien attesté, les témoignages de cultes en l'honneur des empereurs romains dans les gymnases sont plutôt rares. Un témoignage concret provient à nouveau du gymnase de Pergame, où sur la terrasse intermédiaire, les empereurs divinisés – comme dans le cas de Paspáros, avec Hermès et Héraclès – étaient vénérés dans un sanctuaire (cf. p. 50-51).¹² Dans le cas des bains-gymnases monumentaux d'Asie Mineure, les recherches récentes ont en revanche renoncé à interpréter les somptueuses « salles impériales » comme des espaces de culte pour les souverains et leur famille. Souvent, l'érection de statues des empereurs ou la consécration de bâtiments entiers à leur gloire, comme dans le cas du *Ptolémaion* à Athènes (voir ci-dessus) ou du « gymnase de Vedius » à Éphèse, doit être comprise comme l'expression de la loyauté et du besoin de représentation de riches donateurs, et non comme la preuve d'un culte (cf. chap. 3).¹³

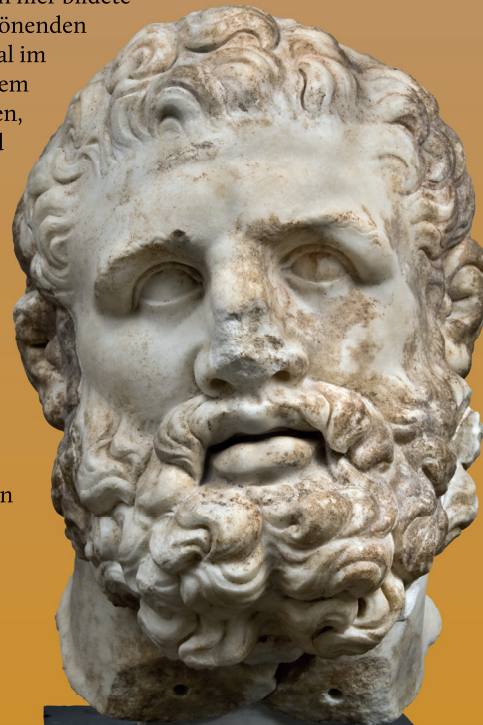
worden war. Dort fanden sich bei den Ausgrabungen zahlreiche Fragmente von Statuen attalidischer Herrscher oder der zugehörigen Basen, die an verschiedenen Stellen im Gymnasion aufgestellt gewesen waren, einige der Könige auch mehrfach.⁹ Der vielleicht prominenteste Raum des Komplexes war der sog. Mittelsaal H, ein repräsentativer, hallenartiger Saal in der Mittelachse der oberen Gymnasionsterasse (vgl. S. 50–51). Dort waren in einer zentralen Nische auf einer halbrunden Basis fünf kolossale Skulpturen aufgestellt. In der Mitte stand Herakles, von dessen Statue sich der bärtige Kopf erhalten hat (Abb. 7.6). Flankiert wurde er von je zwei gepanzerten Statuen pergamenischer Herrscher, die zwar etwas kleiner als der Gott, mit einer Höhe von über 3 m aber immer noch deutlich überlebensgroß dargestellt waren. Einer von ihnen ist ein Portraitkopf zuzuweisen, bei dem es sich vielleicht um Attalos I. handelt (s. S. 108–109). Es bleibt für uns jedoch weitestgehend im Dunkeln, welche dieser Statuen tatsächlich Ziel von Kulthandlungen wurden.

Mit dem Niedergang der großen hellenistischen Herrscherdynastien eröffneten sich den städtischen Eliten neue Spielräume, um durch politisches und vor allem finanzielles Engagement ihre führende Stellung innerhalb der Poleis zu festigen und noch auszubauen.¹⁰ Gerade die Gymnasien boten ambitionierten Euergeten* vielfältige Möglichkeiten: Gebäude wollten neu gebaut, ausgestattet, restauriert und instandgehalten werden, im Rahmen der kostspieligen Gymnasiarchie mussten Opfer, Siegespreise und vor allem Unmengen an Öl finanziert werden (vgl. Kap. 4 und 8). In späthellenistischer Zeit wurden verdiente Gymnasiarchen deshalb immer häufiger mit Statuen geehrt, die in den Gymnasien aufgestellt wurden. Einzelnen besonders herausragenden Wohltätern der Poleis, deren Verdienste weit über die Sphäre des Gymnasiums hinausgingen, wurde als Ausdruck der Dankbarkeit der Mitbürger sogar kultische Verehrung gewährt (vgl. Kap. 4). Auf diese Weise wurden große Euergeten in den Kreis der Heroen aufgenommen, unter deren Schutz die Polis und insbesondere ihre Jugend stand. Ein solcher Mann war der Pergamener Diodoros Paspáros, den wir durch

ein ganzes Dossier von Ehrendekreten seiner Heimatstadt kennen.¹¹ Er hatte unter anderem Baumaßnahmen am Gymnasion finanziert und die Gymnasiarchie übernommen (vgl. Kap. 3). Dafür ehrten ihn die *néoi* in einem Saal (Exedra) des Gymnasiums mit der Aufstellung einer Statue an der Seite eines Bildnisses des Philetairos, der als Begründer der attalidischen Herrscherdynastie ebenfalls kultisch verehrt worden sein dürfte. Rat- und Volksversammlung ließen eine weitere Exedra im Gymnasion einrichten, wo seine Statue an der Seite („*synthronos*“) der „Götter der Palästra“ – von Hermes und Herakles – kultische Verehrung erhielt. Doch damit nicht genug: Bereits einige Jahre zuvor hatte die Stadt Diodoros noch zu Lebzeiten, nachdem er von einer erfolgreichen diplomatischen Mission aus Rom zurückgekehrt war, mit der Einrichtung eines Kultes ausgezeichnet. Man ernannte eigens für ihn einen Priester, errichtete in der Stadt einen als *Diodoreion* bezeichneten heiligen Bezirk mit einem marmornen Tempel und stellte darin eine Statue von ihm auf. Am Tag der Einweihung gab es eine Prozession zu diesem Bezirk, an der neben Paspáros und seiner Familie unter anderem der Gymnasiarch, der Hypogymnasiarch* und die Epheben ebenso wie die *Paidonomen* und *paides* teilnahmen. Auch hier bildete ein Opfer den krönenden Abschluss. Einmal im Jahr wurden zudem Agone der Knaben, der Epheben und der Männer zu Ehren des Paspáros abgehalten. Sein Fall illustriert so bei aller Exzeptionalität besonders deutlich die Vielschichtigkeit kultischer Aktivitäten in den Gymnasien.

Mit dem Beginn der Kaiserzeit rückten die römischen Machthaber in den Mittelpunkt des Herrscherkultes im griechischen Osten. Bereits im 2. Jh. v. Chr. hatte unter dem Eindruck wachsenden römischen Einflusses der Kult der Göttin Roma Einzug in die Gymnasien gehalten (vgl. Kap. 4). Dagegen sind eindeutige Nachweise für Kult der römischen Kaiser in den Gymnasien eher selten. Ein konkretes Zeugnis stammt wiederum aus dem Gymnasion von Pergamon, wo auf der mittleren Terrasse die vergöttlichten Kaiser – analog zum Fall des Paspáros zusammen mit Hermes und Herakles – in einem Schrein kultisch verehrt wurden (vgl. S. 50–51).¹² Im Fall der monumentalen Badgymnasien Kleinasiens sieht die Forschung dagegen mittlerweile von einer Interpretation der prächtigen „Kaisersäle“ als Kulträume für die Herrscher und ihre Familie ab. Oft ist die Aufstellung von Statuen der Kaiser oder die Weihung ganzer Gebäude an sie – wie beim *Ptolemaion* in Athen (s. oben) oder dem *Vediusgymnasion* in Ephesos – als Ausdruck der Loyalität und des Repräsentationsbedürfnisses reicher Stifter zu verstehen und nicht als Beleg für einen konkreten Kult (vgl. Kap. 3).¹³

[MATTHIAS PICHLER]



7.6 Mysie, Pergame. Tête d'une statue colossale d'Héraclès du gymnase; II^e s. av. J.-C. (Berlin, Staatliche Museen, Antikensammlung, Inv. SK 1675)

7.6 Mysien, Pergamon. Kopf einer kolossalen Heraklesstatue aus dem Gymnasion; 2. Jh. v. Chr. (Berlin, Staatliche Museen, Antikensammlung, Inv. SK 1675)